

[1,2] Il n'en est pas de la vertu comme de n'importe quel savoir-faire, on ne l'a point si on ne la met en pratique. Vous pouvez ne pas exercer un savoir-faire et le posséder cependant, car il demeure avec la théorie ; mais la vertu est tout entière dans les oeuvres, et le plus grand emploi de la vertu, c'est le gouvernement des États, et la perfection accomplie, non plus en paroles, mais en réalité, de toutes ces grandes parties dont on fait tant de bruit dans la  
5 poussière des écoles.

Il n'est aucun précepte de la philosophie, j'entends de ceux qui sont honnêtes et dignes de l'homme, qui n'ait été quelque part inventé et mis en pratique par les législateurs des peuples. D'où viennent la piété et la religion ? A qui devons-nous le droit public et les lois civiles ? La justice, la bonne foi, l'équité, et avec elles la pudeur, la tempérance, cette noble aversion pour ce qui nous dégrade, l'amour de la gloire et de l'honneur, le courage à supporter les  
10 travaux et les périls, qui donc les a enseignés aux hommes ? Ceux-là même qui, après avoir confié à l'éducation les semences de toutes ces vertus, ont établi les unes dans les moeurs, et sanctionné les autres par les lois. On demandait à l'un des plus célèbres philosophes, Xénocrate, ce que ses disciples gagnaient à ses leçons : "Ce qu'ils y gagnent ? répondit-il ; c'est qu'ils apprennent à faire de leur propre mouvement ce que les lois ordonnent." Il faut donc en conclure que **celui qui obtient d'un peuple entier, par l'empire salutaire et le frein des lois, ce que les**  
15 **philosophes peuvent à grand'peine persuader à quelques auditeurs, doit être mis fort au-dessus de ces docteurs habiles, malgré tous leurs beaux discours.** Quelles merveilles leur talent peut-il produire, qui soient comparables à un grand corps social parfaitement établi sur le double fondement des lois et des moeurs ? Autant les grandes villes, "les cités dominatrices", comme les appelle Ennius, l'emportent sur les bourgades et les châteaux forts, autant il me semble que **la sagesse des hommes qui gouvernent ces cités et en règlent les destins, s'élève**  
20 **au-dessus d'une doctrine conçue loin du monde et du jour des affaires.** Ainsi donc, puisque notre plus grande ambition est de servir la cause du genre humain ; puisque nos pensées et nos efforts n'ont véritablement qu'un seul but, donner à la vie de l'homme plus de sécurité et en accroître les ressources ; puisque la nature elle-même nous donne un si généreux élan, poursuivons cette carrière, où nous voyons devant nous tout ce que le monde a compté d'hommes excellents, et **n'écoutez point ces efféminés qui sonnent la retraite**, et voudraient rappeler ceux que  
25 leur ardeur a déjà emportés.

[1,3] A ces raisons si certaines et si évidentes, **qu'opposent les philosophes que je combats** ? D'abord les rudes travaux sans lesquels on ne peut servir son pays ; obstacle bien peu fait pour arrêter un homme vigilant et actif, obstacle méprisable non seulement au prix de tels intérêts, mais même dans la poursuite des biens de l'esprit les moins relevés, dans l'accomplissement des devoirs les moins importants, dans les affaires les plus simples. Ils  
30 parlent ensuite **des périls que l'on court sans cesse**, et cherchent à inspirer aux hommes de coeur cette terreur de la mort qui retient les lâches, oubliant que les hommes de cette trempe regardent comme un plus grand malheur d'être lentement consumés et de s'éteindre de vieillesse, que de faire à la patrie, dans une belle occasion, le sacrifice de cette vie, que tôt ou tard il eût fallu rendre à la nature. Mais où croient triompher ces philosophes paresseux ? c'est quand **ils rassemblent tous les exemples d'infortunes des grands hommes**, et les traitements indignes que leur a fait souffrir l'ingratitude de leurs concitoyens. La Grèce leur fournit plus d'un douloureux exemple : Miltiade, victorieux des Perses anéantis par ses armes, la poitrine encore saignante des blessures qu'il a reçues au milieu de son  
35 éclatante victoire, trouve dans les prisons d'Athènes la mort qui l'avait épargné sur le champ de bataille ; Thémistocle, proscrit par le peuple qu'il a sauvé, craignant pour ses jours, vient chercher un asile non dans les ports de la Grèce dont il est le libérateur, mais sur les rivages des Barbares que ses armes ont moissonnés. Les exemples de l'inconstance des Athéniens et de leur cruauté envers leurs plus grands hommes sont innombrables ; l'ingratitude a pris en quelque façon naissance chez eux, et partout nous en voyons les marques ; mais dans Rome même, dans l'histoire de cette grave cité, ne les retrouvons-nous pas à chaque pas ? On cite alors l'exil de Camille, la haine qui poursuivait Ahala, l'impopularité de Nasica, la proscription de Lénas, la condamnation d'Opimius, la fuite de Métellus, Marius et son affreux destin, les chefs de l'État immolés, et les maux terribles qui bientôt après désolèrent notre  
40 patrie. **Il n'y a pas jusqu'à mon nom qui ne soit invoqué** : et parce que ces amis de la paix croient sans doute qu'au prix de mes veilles et de mes périls j'ai protégé leur vie et garanti leur repos, ils me plaignent avec plus d'effusion et de sympathie que pas un autre. (LACUNE)

1,4] Lorsqu'au sortir de mon consulat, je pus déclarer avec serment, devant Rome assemblée, que j'avais sauvé la république, alors que le peuple entier répéta mon serment, j'éprouvai assez de bonheur pour être dédommagé à la fois de toutes les injustices et de toutes les infortunes.